



GUILBAUT



LES DOUAIRIÈRES.



LAISSONS de côté ces variétés vulgaires du type de la douairière esquissées déjà par de joyeuses plumes ou d'ironiques crayons. Ne nous occupons que des traits propres à notre époque, et non de ces figures banales qu'on a vues et qu'on verra dans tous les temps. A quoi bon repeindre ce qui a été peint, redire ce qui a été dit et crayonner des portraits qui sont vrais dans tous les siècles, en les plaçant sous le millésime de notre époque? Qu'aurions-nous gagné, par exemple, si nous avions esquissé la ressemblance de la douairière de petite ville, tricotant huit heures sur douze, et allant chercher le soir, à la société du lieu, les émotions de la médisance, sans parler des délices du boston, qui ramène, avec le tour du cadran, les catastrophes de la Grande Misère, ou les révolutions de l'Indépendance en pique, en trèfle, en carreau ou en cœur? Aurions-nous encore remporté un beau triomphe, quand nous aurions aiguisé d'innocentes épigrammes contre la douairière du Marais, dont la vieillesse délaissée ne vit que pour perpétuer la race du carlin partout ailleurs perdue, et s'écoule dans la société du maussade animal devenu à la fois son esclave et son tyran, son enfant gâté et son martyr. Au lieu de copier ces figures grimaçantes, sur lesquelles le temps a passé en laissant sa triste empreinte, choisissons les deux types qui se détachent entre tous les autres du tableau, parce qu'ils appartiennent en propre au dix-neuvième siècle; peignons la douairière déchuë et la douairière transfigurée: l'une renversée de son piédestal, déshéritée de sa dignité; l'autre épurée et agrandie, et toutes deux par la même cause, par les épreuves d'une révolution qui a tout mis dans son creuset, l'argile comme l'or, le diamant comme la boue. C'est cette action de l'époque sur la douairière que nous voulons étudier, car il en est des ré-

volution comme de cet incendie qui produisit l'airain de Corinthe, en mettant en fusion plusieurs métaux. Les caractères se retrempe sous l'action de ces terribles flammes, les types se modifient, les éléments se mélangent, et l'on voit ainsi se manifester de nouvelles combinaisons.

Je ne sais si vous avez rencontré la vieille marquise douairière de Dorimène. C'était autrefois une femme brillante, gracieuse, pleine d'esprit, mais de cet esprit qui craint la raison un peu plus que la peste, et qui, dès qu'on lui parle du sens commun, répond comme Caïn, au sujet d'Abel : « M'aviez-vous donc chargé de le garder, Seigneur ? » Elle tenait son rang dans la société belle et riieuse qui, sur la fin du dix-huitième siècle, dansait si follement et si gaiement sur le bord de l'abîme, sans s'occuper de l'océan révolutionnaire dont les vagues montaient. Pourquoi, je vous le demande, aurait-elle songé au lendemain ? Le jour était si beau, si gai, si magnifique, Rivarol causait si admirablement, comme aussi Champcenetz, ce drôle de corps, qui, avant de mourir, voulut croiser une épigramme avec le fer de l'échafaud ; le parfum des fleurs était si enivrant, la valse si entraînant ! Et où a-t-on vu, je vous prie, qu'une valse ne fût pas éternelle, et que le parfum de la rose ne durât pas toujours ? Ce sont les médisants qui font courir ce bruit, les pédants et les philosophes qui l'accréditent. Le temps ne marche que sur les horloges, les empires ne tombent que dans les histoires ; on vieillissait du temps de nos grand-mères, d'accord, mais dans notre époque les choses ont bien changé ! Ainsi pensait Cidalise, ou du moins elle agissait comme si elle avait pensé ainsi. Elle venait d'applaudir à la *Folle Journée* de Beaumarchais, et elle étudiait un pas qu'elle devait danser dans un quadrille, lorsque vint la révolution, cette rude et effroyable préceptrice qui mit sa main sanglante sur tout ce monde de gaze, de soie, de velours et de fleurs. Les années qu'on avait espérées heureuses et riantes, se succédèrent furieuses et terribles ; ces existences destinées à être bercées dans un lit de roses et de jasmin furent secouées dans le crible sanglant de la terreur. Que d'épreuves ! que de malheurs ! que de vicissitudes ! que de privations ! que d'humiliations ! que de souffrances ! Au milieu de tout cela, la beauté s'enfuit, les années viennent, la jeunesse s'en va, on perd ses amis, sa famille, ses grâces ; les rides arrivent, les cheveux blanchissent, on est veuve, on est douairière. Hélas ! oui, douairière ; mais l'adversité, mais les années n'ont apporté de changement qu'à l'extérieur de Cidalise, et non à son intérieur. Les misères des temps de révolutions l'ont visitée sans l'épurer, le malheur l'a amoindrie. Comme elle s'est trouvée dans des situations difficiles où il faut avoir des principes arrêtés, une force morale toute-puissante pour résister à ce terrible vent de l'adversité qui courbe ce qu'il ne déracine pas, elle s'est courbée, elle a fait plus d'un sacrifice de dignité, elle n'a pas su découvrir le grand art de relever par la noblesse de ses sentiments une fortune médiocre, et de tenir le vulgaire à distance de son malheur. Le fond du caractère de Cidalise, c'est le besoin du mouvement, la soif du changement, une oisiveté inquiète et sans but ; il lui faut des émotions, de l'agitation, du plaisir, c'est-à-dire une vie accidentée, qui ne soit point retirée en elle-même, où le lendemain ne ressemble point à la veille, et dans laquelle les bruits du dehors viennent sans cesse retentir. La douairière déchuë, au milieu de ses vicissitudes, a vu toute es-

pèce de compagnie, la mauvaise à défaut de la bonne ; or, la mauvaise compagnie ressemble à ces aliments malsains qui laissent des parfums âcres et nauséabonds après eux. Comme elle a aimé de tout temps des flatteurs, elle a pris, dans sa vieillesse, au bas de l'échelle sociale, ce qu'elle trouvait dans sa jeunesse au sommet. Il faut de toute nécessité qu'elle protège ; à mesure que la situation de la protectrice a baissé, elle a donc cherché plus bas ses protégés et ses créatures. Elle a dû se résoudre à voir des gens pour qui la bonne fortune d'un mauvais dîner fut la première des considérations, de ces hommes-liges de la misère dont la complaisance affamée est prête à souscrire à tous les genres d'humiliations, de souffrances et de martyres. Il est résulté de là une chose, c'est que la douairière déchuë est à la fois du monde du sein duquel elle descend et du monde dans lequel elle est descendue, c'est qu'entre le beau langage de la haute société qu'elle hantait autrefois, et le bas langage de la société qu'elle voit aujourd'hui, il s'est formé pour elle un troisième idiome qui tient à la fois du premier et du second. Quand elle parle, on croirait entendre une lettre de madame de Sévigné, revue et corrigée par une femme de ménage. Elle n'a pas tout à fait oublié le bon ton et les grandes manières des salons, et elle n'a pas non plus tout à fait appris le mauvais ton des petites gens qu'elle voit journellement ; de sorte qu'il y a quelque chose d'informe et d'inachevé, d'équivoque et de contradictoire dans toute sa personne, dans ses paroles comme dans ses pensées, dans son costume comme dans sa physionomie, dans ses sentiments comme dans ses actions. Elle est, nous ne dirons pas de deux jours l'un, mais de deux minutes l'une, hautaine et basse, fière et rampante, noble et triviale, distinguée et commune, spirituelle et sottè, gracieuse et déplaisante. Sa conversation vous fait souvent passer par un salon d'ancien régime, pour vous jeter dans une loge de portier. Elle a des mélanges incroyables et des associations inouïes : tel air de tête vient de la cour, tel autre de chez la tireuse de cartes ; ce mot sent son Versailles à pleine bouche, cet autre respire encore les parfums équivoques de la table d'hôte. Elle a des allures d'hôtel aristocratique sur lesquelles figurent, comme autant de taches, des nuances d'hôtel garni. Quant à sa mise, elle a de merveilleuses analogies avec le reste de sa personne. C'est le mélange d'une négligence qui va jusqu'à la malpropreté, et d'une recherche poussée jusqu'à la coquetterie. La douairière est toujours en relations intimes avec la marchande à la toilette, soit pour lui vendre, dans ses jours de gêne, soit pour lui acheter dans ses jours de prospérité. C'est pour elle une providence, un conseil, presque une amie. C'est dans cet arsenal de seconde main qu'elle va chercher des toilettes fanées et des atours ternis, ruines d'élégance, destinés à parer une autre ruine, plumes enfumées, dorures noircies à l'atmosphère des bals, gazes chiffonnées, dentelles jaunies par le temps, cachemires sous lesquels les générations ont passé. Mais quel que soit l'état de dénuement de la douairière, ses anciens instincts d'élégance percent toujours par quelque endroit. Dans la décadence de toutes ses formes, elle a gardé un pied de duchesse, et, au milieu du plus redoutable abandon de toilette, vous la trouverez chaussée comme Cendrillon, et beaucoup plus coquette de son pied.

Les partisans de la philologie assurent que si on creusait les idiomes, on y retrouverait l'histoire des peuples, de même que Cuvier a retrouvé, dans les différentes couches

de la terre, les annales souterraines du globe que nous habitons. Il en est des hommes comme des peuples; et dans la personne et le langage de la douairière déchuë, vous retrouveriez son histoire, histoire mêlée de bons et de mauvais jours, de prospérités et de catastrophes, de nobles pensées et d'équivoques sentiments, de bonnes actions et de procédés sans dignité. Si la révolution n'était point intervenue, la marquise douairière de Dorimène aurait gardé sa haute fortune et sa brillante position; elle aurait donc joué le rôle qu'ont joué avant elle beaucoup d'autres femmes. Elle aurait été une douairière active et remuante, sollicitant en carrosse, tourmentant les ministres, harcelant les bureaux, protectrice universelle de tous les systèmes nouveaux, ayant toujours à présenter un intrigant, un placet ou un projet, s'enthousiasmant à première vue pour toute idée excentrique, croyant surtout et avant tout à la possibilité de l'impossible, disant à toute folie : « Ma sœur, » et devenant la marraine obligée de tous les châteaux en Espagne de la science et de la politique, depuis les rêveries des Cagliostro et les baquets des Mesmer jusqu'au plan financier des Law. Les événements n'ont pas voulu qu'il en fût ainsi. A peu près complètement ruinée par la révolution, la douairière déchuë est rentrée, au temps du directoire, en France où elle n'a retrouvé que 12 ou 15,000 livres de rentes sur son douaire, mais elle n'a rien perdu de l'activité de son imagination et du prodigieux mouvement de ses idées, comme on a pu s'en apercevoir au Luxembourg de Barras, puis bientôt après à la Malmaison. Plus tard il a fallu des aliments à la fièvre qui la dévore, car elle se trouve dans la fortune médiocre que le malheur des temps lui a laissée, comme un oiseau sous la cloche d'une machine pneumatique; elle étouffe, elle a besoin d'air, elle en cherche de tous côtés. Comment remplacer le vaste théâtre de la cour qui s'est fermé devant elle, ce champ des affaires dont l'entrée est maintenant murée? dans quel port s'embarquer? sur quel océan mettre à la voile? La douairière déchuë n'a pas tardé à découvrir cet océan du hasard, qu'un décret législatif a récemment fermé; nous voulons parler de la loterie. La loterie avec son éternel Mississipi représenté par le quaterne vers lequel on vogue toujours sans y arriver jamais; la loterie, qui ouvrait naguère encore dans tous les quartiers de Paris ses sales et fétides comptoirs, ses boutiques de la fortune surmontées d'un fanal terne et fangeux, sous les vitraux duquel brillait un rayon trompeur d'espérance; la loterie est devenue l'asile de cette femme. Et qu'on ne dise point que nous avons tort de ressusciter le souvenir d'un abus détruit pour peindre une physionomie vivante. Il serait aussi impossible de parler de la douairière déchuë sans parler de la loterie, que d'écrire la vie d'Alexandre sans prononcer les noms d'Arbelle et d'Issus. Pendant trente ans de sa vie, la douairière déchuë a mis à la loterie; et depuis qu'on l'a détruite, elle en porte le deuil dans son cœur, comme d'une amie d'enfance méchamment assassinée par des hommes pervers. C'était chez elle l'application journalière d'une passion qui a survécu à tout, même à son idole; une passion qui est le fond même de la nature de cette femme, la passion du jeu, c'est-à-dire la religion de l'inconnu, le culte du hasard qui, dans cette institution récemment supprimée, avait mis la crédulité publique en coupe réglée.

L'imagination de la douairière déchuë s'est donc jetée dans les champs illimités des séries; elle a calculé la puissance de l'extrait, de l'ambe et du terne; elle est entrée,

par cette porte basse et tachée de boue, dans un monde d'illusions où l'horizon recule à mesure que l'on avance; elle s'est habituée à voir des châteaux, des bois de haute futaie, de magnifiques carrosses, un hôtel somptueux sur un morceau de papier gras et sale; elle a ajouté à l'empire si étroit et si borné du réel, les perspectives infinies du possible. C'est la joueuse à la loterie, mais la joueuse à la loterie dans toute sa puissance, dans toute sa poésie. Elle n'a rien de la joueuse ordinaire jetant dans le gouffre quelques pauvres pièces de monnaie amassées à la sueur de son front, ou portant au bureau chaque semaine un tribut fourni par des vols domestiques. La douairière déchue est une grande joueuse. L'or, les billets, passent de son secrétaire dans le comptoir de la buraliste. Ce n'est pas une aumône qu'elle demande à la loterie, c'est une guerre qu'elle lui a déclarée. Ne doit-elle pas faire sauter la caisse, tant ses calculs sont sûrs, tant elle a une bonne marche? Elle continue donc ses opérations, tierçant, doublant, quadruplant ses mises, et jetant l'or dans le gouffre sans fond de ces maisons de ruines, comme on jette le fumier dans les terres que l'on veut fertiliser.

Voyez-vous cette femme amaigrie qui, à demi couverte d'un châle en lambeaux et assise sur son grabat, suit d'un œil fauve, à la lueur pâle et indécise d'une lampe boiteuse, les cartes d'un blanc équivoque qui se retournent sous ses mains? sans doute c'est la pythonisse de la banlieue ou de quelque quartier reculé du vieux Paris. Non, vous voyez, dans ce sale et triste séjour, une femme de noble race, une de ces reines brillantes des salons et des bals, dont les têtes couronnées de fleurs ne trouvaient point autrefois de sujets rebelles. La voilà telle que le jeu l'a faite; vous avez devant les yeux la douairière déchue! Demain elle doit risquer une forte mise, et, selon son usage invariable, elle interroge le hasard pour lui demander quelle sera demain la décision d'un autre hasard. Cela s'appelle, dans la langue de ces femmes, *faire des réussites*. Regardez le visage de la joueuse; comme il s'illumine, quand les valets de cœur ou de trèfle arrivent à leur tour! Elle a si grande envie d'être trompée, qu'elle se tend des pièges à elle-même, et qu'elle attache l'hameçon à la ligne pour être plus sûre d'y mordre le lendemain. Qu'y a-t-il là d'étrange? n'est-ce pas pour la douairière déchue, toute une épopée que cette grande partie qu'elle a commencée? Lorsqu'elle aura ruiné la loterie, elle doit faire des choses immenses, inouïes: d'abord racheter toutes les terres de sa famille qui ont été nationalement vendues, ensuite rebâtir le château de ses pères que le marteau révolutionnaire a détruit, reprendre et renouveler les anciennes magnificences de sa maison; que sais-je? restaurer l'église du village auprès duquel elle possède un petit manoir, fonder un hôpital, doter les jeunes filles sans dot, car la douairière déchue a au fond un bon cœur; puis, en outre, sa naïve diplomatie n'est point fâchée de mettre Dieu en demeure de lui faire gagner le gros lot, en le rendant responsable de tout le bien qui devient impossible si les calculs de la joueuse bienfaisante sont trompés. La douairière déchue doit encore enrichir ses amis, faire des cadeaux aux indifférents, se venger des mauvais procédés de sa famille par des libéralités sans mesure, écraser ses ennemis eux-mêmes de ses bienfaits; il n'y a qu'une chose à laquelle elle ne songe pas, parce qu'il est dans la nature de la douairière déchue de ne jamais y songer, c'est à payer ses créanciers.

Ne vous étonnez donc pas que la douairière déchuë ait aimé la loterie, qu'elle lui ait donné son or, ses revenus, son capital, comme elle lui aurait donné sa substance même et son sang. La loterie rassemble toutes les influences qu'aurait pu lui mettre autrefois dans la main son crédit à la cour, ses brillantes connaissances, la position de sa famille, son savoir-faire et son esprit. C'est la baguette de fée avec laquelle elle pourra réaliser tous ses rêves, satisfaire toutes ses fantaisies, accomplir tous ses projets, donner une existence aux fantômes, réformer le monde enfin au gré de ses haines et de ses amitiés, de ses caprices et de ses passions. Toutes les fois qu'elle entre dans un bureau de mises, la douairière déchuë devient reine. Elle est toute-puissante, dominatrice et souveraine; elle dispose de toutes les destinées, de la sienne, de la vôtre, de celle des personnes qui l'entourent; car elle achète là la plus pauvre de toutes les richesses, mais aussi la plus infinie, l'espérance. Présentez-lui vos placets, c'est le moment. Elle les recevra avec la majesté débonnaire qui lui convient. Demandez-lui tout ce que vous pouvez désirer, elle n'a rien à vous refuser; elle inscrira le pudique amour de la jeune fille sans dot, la pensée féconde de l'homme de mérite, l'espoir du jeune homme, en *post-scriptum* au bas de son prochain bonheur. C'est aujourd'hui qu'elle ruine définitivement la loterie. Aujourd'hui, c'était hier; aujourd'hui, c'est le jour où vous êtes, et ce sera encore demain. Lyon, Strasbourg, Bordeaux et Paris, ont longtemps été pour elle les seules villes qu'il y eût dans le monde. Le temps était mesuré à ses yeux par les tirages, et il n'y avait que quatre jours par semaine, ceux où la roue tournait à Paris, à Lyon, à Bordeaux et à Strasbourg. Encore une fois, ne vous étonnez point que la douairière déchuë aime la loterie. Elle l'aime comme une mère aime un enfant souffreteux et maladif, pour lequel elle a beaucoup veillé, beaucoup craint, beaucoup souffert; comme une jeune fille aime un homme auquel elle a beaucoup sacrifié. Plus la douairière déchuë perd à la loterie, plus elle l'aime; car plus elle perd, plus la loterie lui doit. Mais si elle ne l'aimait qu'à ce titre, elle ne serait que joueuse; aussi l'aime-t-elle surtout parce que la loterie doit lui rendre sa position perdue, la relever du rang de douairière déchuë pour la placer au rang de douairière puissante et considérée; lui permettre de revenir sur les sacrifices de dignité qu'elle a faits, la faire sortir d'une position qui l'humilie et l'attriste dans les rares moments où elle écoute la voix de sa raison, lui rendre sa supériorité sur ses inférieurs, sa considération vis-à-vis les étrangers, son autorité sur ses enfants, faire d'elle une grande dame, comme elle l'était autrefois, reine et maîtresse chez elle, crainte et respectée chez les autres, pouvant tout faire plier autour d'elle sous le poids de son autorité. Voilà donc pourquoi la douairière déchuë aime la loterie. C'est à la fois pour elle une émotion, un champ ouvert à tous ses rêves, la réalisation de toutes ses espérances, la résurrection de tous ses souvenirs. Avec l'ambe ou le terne déterminé qu'elle se donne, elle se prodigue tous les genres de vertus, comme tous les genres d'influences; elle se crée des rôles de bienfaisance et de générosité qui la rendent fière d'elle-même; elle s'attendrit sur sa bonté, et quelquefois elle accuse d'ingratitude, au fond de son cœur, les amis trop tièdes qui ne sont pas assez reconnaissants des bienfaits fantastiques dont elle les accable et du bonheur qu'elle a rêvé pour eux. Dans cette position d'esprit, la douairière déchuë



devient une proie livrée à l'intrigue, et tous les faiseurs d'affaires affamés, et les constructeurs besogneux de châteaux en Espagne, la sentant d'une lieue à la ronde accourent comme des loups, à la curée de cette confiance infatigable et de cette crédulité toujours prise au piège, et toujours prête à s'y laisser prendre de nouveau. On peut affirmer sans exagération que la douairière déchuë a précédé d'au moins dix années, sur cette route, les victimes des sociétés en commandite et des brevets d'inventions, pipeaux gluants auxquels tant d'actionnaires malavisés ont laissé leurs plumes. C'est chez la douairière déchuë que Robert Macaire a fait ses premières armes. Il n'était encore nulle part connu le grand homme, qu'il avait été présenté chez elle par son ami Bertrand, qui avait eu l'honneur de rencontrer quelquefois la vieille douairière au bureau du quartier. Bertrand, en homme habile, a modestement parlé de Macaire comme d'un homme profond qui avait une marche sûre pour amener deux ambes déterminés au bout de quelques séries; il ne voulait pas répondre d'une manière aussi certaine du terne sec, tant il était scrupuleux dans ses calculs et religieusement exact dans les espérances qu'il donnait. Après la marche sûre pour la loterie, est venu le calcul également sûr pour la roulette, qu'on a cédé à la marquise de Dorimême, au plus juste prix. Puis, une fois la porte ouverte, toute la famille des Macaire est accourue, et l'on a vu se passer en petit dans l'appartement de la douairière déchuë, toutes les scènes que Robert Macaire a placées dans un cadre plus vaste, quand la théorie de la société en commandite, ce levier d'Archimède, a été trouvée.

Un jour que la roue de fortune a été favorable à la joueuse, on lui fait acheter pour 40,000 francs de vieilles chemises, afin d'habiller une peuplade chrétienne de l'Amérique du Sud, qui va nue six jours sur sept, lui a-t-on dit, et n'ajoute que le dimanche une chemise à la simplicité de ce costume primitif, pour se rendre à la messe; circonstance qui fait préférer, dans ces contrées, les vieilles chemises aux neuves, parce que les secondes sont infiniment moins douces et moins moelleuses que les premières. Les 40,000 francs sont dans la poche de Robert Macaire, c'est bien entendu, et la douairière déchuë attend encore des nouvelles des sauvages qu'elle croit avoir mis en état d'entendre décemment le prône. Pendant trois mois elle interroge tous ceux qui viennent la voir sur l'Amérique. Elle lit des relations de voyage sur les mœurs des naturels du pays, et elle se fait apporter le journal qui constate les arrivages des vaisseaux, afin de découvrir s'il n'est pas question de l'entrée, dans un port de l'Amérique, de *la Chimère*, de *l'Espérance* ou de *la Fantaisie*, navire à trois ponts chargé de vieilles chemises, et sorti tout armé de l'imagination de Robert Macaire, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Au bout de ce temps, comme rien n'arrive, que personne ne répond et que Robert Macaire ne paraît plus, la douairière déchuë qui vit vite et oublie de même, oublie Macaire, les 40,000 francs et les vieilles chemises, et passe à autre chose sans approfondir cette matière, car elle est un peu honteuse de la déconvenue qu'elle soupçonne, et elle se la dissimule à elle-même afin de pouvoir la nier.

Quelqu'un monte l'escalier : qui va là? qui frappe à la porte? C'est un petit cou-

sin de Macaire. Celui-ci est un Macaire agronome qui arrive avec un nouveau projet. La douairière déchuë a encore quelques arpents de bois.

« Combien vous rapportent-ils par an ?

— Un millier de francs.

— Quelle misère ! Mettez-moi bas bien vite ces futaies. Ne vous embarrassez pas des arbres, on se charge de vous en débarrasser. Il y a là trente arpents ; quand nous les aurons déboisés nous les planterons d'artichauts.

— D'artichauts !

— Oui, cent mille pieds d'artichauts, à 5 sous, vous donneront 25,000 livres de rente.

— Voilà qui est admirable, et vous êtes un homme parfait. »

Là-dessus on déboise le parc, on enlève les arbres ; les deux ou trois nymphes qui demeuraient dans ces grands bois, pauvres restes de toute une forêt, s'enfuient, comme dit madame de Sévigné, en jetant les hauts cris ; on plante ou on ne plante pas cent mille pieds d'artichauts, et l'année suivante, savez-vous combien la vieille douairière a le plaisir d'en récolter ? sept.

Nous n'entreprendrons pas de raconter toutes les déconvenues de ce genre éprouvées par la douairière déchuë, qui rattachait naguère toutes ces folies de détail à sa grande folie, et qui regardait les fonds que devaient lui rapporter ces projets, comme une puissante réserve destinée à nourrir les ambes et à poursuivre les ternes jusqu'au cataclysme de la loterie. Elle s'accoutume si bien à vivre dans l'idéal, que tout s'en ressent chez elle. De grâce, si vous avez un estomac débile, ou un palais délicat, n'acceptez point le dîner qu'elle vous offre. Fuyez sa table comme un lieu semé de pièges, comme une scène d'opéra, où tout devient fantastique, tout, jusqu'au positif des côtelettes de mouton et jusqu'à la prose du pot-au-feu. La douairière déchuë, qui est une dépensière économe et une prodigue avare, se ruine à acheter tous les procédés économiques qui sont inventés chaque année. C'est elle qui a rapporté en triomphe le premier fourneau pour cuire les côtelettes à la flamme d'une lettre, et la marmite merveilleuse dans laquelle un journal suffit pour faire bouillir un pot-au-feu. Elle a ordonné à sa cuisinière de faire la cuisine sans charbon ; on est éclairé chez elle par des lampes sans huile, chauffé par des feux sans bois ; on se désaltère avec du vin fait sans raisin, on mange de la viande cuite à la chaleur du journal du matin qui brûle : c'est-à-dire qu'on n'y voit goutte, qu'on y trouve la température de la Bérésina, qu'on y boit du poison, qu'on vous y sert, sous le nom de soupe, de l'eau claire, et qu'on y mange de la viande crue.

Vous croyez que ce beau résultat va embarrasser la douairière déchuë ? si donc ! elle a bien autre chose à penser qu'à la mauvaise chère qu'elle fait faire à ses convives ! Et puis dans cette manière de donner à dîner, il y a quelque chose qui ne ressemble à personne, grande raison pour que cela lui ressemble à elle qui ne ressemble à rien. L'imprévu et l'étrange lui plaisent en tout, et les péripéties de ces dîners féconds en surprise, qui auraient fait mourir d'Aigrefeuille de mort subite, par la peur qu'il aurait eue de mourir de faim, et qui auraient donné à la Reynière des pensées de suicide, l'égaient et la font rire aux éclats. Je vous ai dit

que le temps n'avait point marché pour la douairière déchuë, c'est donc une sexagenaire de quinze ans, tout au plus de seize. Elle trouve, comme madame de Maintenon, quelque joyeuse histoire, quelque fine épigramme, quelque saillie spirituelle, pauvre débris de son écrin de grande dame, pour remplacer le rôti qui manque ou le potage qui, au lieu d'être chaud, est à peine dégourdi; on jeûne de bonne chère, mais l'on ne jeûne pas d'esprit chez elle, et, après un repas plus gai que nourrissant, chacun se retire en se promettant de rêver qu'il a soupé. La douairière déchuë est ravie des aventures de ce genre. Elle aime ce décousu de vie, ce débraillement d'existence qu'on supporte quand on a vingt ans, et, dans ces folles soirées, elle se plaît à répéter, quand sa présence arrête l'essor de quelque histoire de régence, qu'on veuille bien ne pas prendre garde à elle, car on sait bien qu'elle est un lieutenant de mousquetaires.

Elle dit vrai pour les dettes au moins, car, semblable en cela au lieutenant de mousquetaires ou au sous-lieutenant de hussards (nous parlons des hussards de l'empire), la douairière déchuë a toujours des dettes; quelque chose de plus: elle souffrirait de n'en avoir pas. Les dettes font partie de son existence, sans ajouter que le jeu, ce sphinx qui dévore ceux qui ne trouvent point le mot de ses énigmes chiffrées, demande chaque jour sa proie. Mais elle ferait des dettes par goût si elle n'était pas obligée d'en faire par nécessité; elle emprunterait par plaisir, si elle n'empruntait pas par besoin. Il lui paraît de bon goût de faire des dettes, et l'idée seule de les payer lui semble quelque chose de profondément trivial. Payer des dettes, fi donc! un mousquetaire! Et où avez-vous vu qu'on payât ses dettes, sinon chez les petites gens? Elle se gardera donc de les payer, elle en fera un scrupule, une question de dignité et de savoir-vivre. Et puis, où retrouverait-elle les émotions que lui procurent les visites des créanciers, les triomphes à la don Juan qu'elle remporte en reconduisant M. Dimanche, les alertes qu'on lui donne et l'occasion de déployer l'habileté qu'elle déploie? Si elle rendait l'argent qu'on lui prête, qui lui rendrait ses créanciers? Vous voyez bien qu'elle ne peut payer ses dettes, aussi ne les paie-t-elle pas. Prêter de l'argent, à la bonne heure; si sa pauvreté emprunte de toutes mains, ses rares prospérités sont généreuses, elle n'est pas plus surprise de prêter à un inconnu qu'embarrassée d'emprunter à un homme qu'elle voit pour la première fois. Écrivez donc, sans crainte de vous tromper, cet aphorisme: la douairière prête, donne, mais elle ne rend pas.

C'est ainsi que la douairière déchuë s'avance dans la vie; oubliant le temps qui ne l'oublie pas, jeune avec sa tête chauve à demi cachée sous un tour défrisé, comme elle a été jeune sous les couronnes de fleurs, folâtrant avec un visage couvert de rides, elle engage ses rentes, elle aliène ses biens, hypothèque ce qu'elle ne peut pas dissiper, et finit, poussant son rôle de mousquetaire jusqu'au bout, par tomber dans les mains des usuriers. Alors on voit cette folie caduque se jeter dans toutes les démences du premier âge, accepter de l'argent à tout prix et à tout intérêt, signer des lettres de change, agioter, commercer et acheter à cent pour cent au-dessus du cours pour revendre à cent pour cent au-dessous. Tous les

contrats onéreux, tous les marchés aléatoires, tous les arrangements ruineux qu'un fils de famille souscrit dans l'effervescence de son printemps, la douairière déchuë les souscrit aussi dans ses effervescences septuagénaires. Elle prend des marchandises à défaut de numéraire, elle consent à voir compléter en dentelles jaunies, en cachemires éraillés la somme dont elle a besoin. Puis les échéances arriyent, elle fuit, elle se cache, elle couche dans le grenier d'un garni, ou dans la soupenle de la portière; elle partage le déjeuner de la marchande à la toilette, elle emprunte une chemise à sa femme de ménage. Ses dernières ressources sont épuisées, et la loterie de Francfort ou de Vienne est là qui demande son tribut; la loterie, cette reine qui ne sait point attendre; la loterie, cette reine la seule dont on pût dire encore heureuse comme une reine! or plutôt que de faire attendre la loterie, la douairière donnerait le morceau de pain qui lui reste, le vêtement qui la couvre, le grabat sur lequel elle dort, le denier qui appartient au pauvre, l'honneur de la jeune fille qu'on lui a confiée.

Que si vous me demandez ce qu'est devenue la douairière déchuë, je vous répondrai qu'elle meurt ou qu'elle est morte. Ceux qui ont supprimé la loterie en France l'ont tuée, et on aurait dû lui donner pour linceul le *Moniteur* dans lequel a été inséré le fatal texte de loi. Sans doute le siècle lui a laissé encore quelques menues consolations; les actions de Francfort avec la pompeuse description des châteaux, seigneuries et dépendances, *qu'on se le dise!* puis Robert Macaire avec ses sociétés en commandite, enfin les loteries italiennes ont mis quelques gouttes de baumë sur sa blessure; à la Bourse, les fonds d'Espagne et de Portugal, ces héritiers présomptifs de la loterie, ont occupé charitablement ses espérances et englouti complaisamment ses fonds. Mais la blessure était trop profonde pour être guérie. Qui lui rendra ses insomnies de chaque soir et ses tourments de chaque matin, cette fièvre de l'incertitude sans cesse irritée, cette inquiétude qui ne cessait que pour renaître, ses anxiétés, ses colères, ses convulsions de désespoir, tous ces horribles maux enfin dont se composait son bonheur? Les banqueroutes des gouvernements venant à l'accabler en bloc, peuvent-elles jamais valoir cette banqueroute éternelle que lui détaillait chaque matin le hasard? Elle meurt donc, ou bien elle est morte. Comment est-elle morte? je vais vous le dire. Si elle a des enfants, elle est morte interdite à Sainte-Périnne; si elle n'en a point, elle est morte sur un grabat, quelques mois après le jour où l'on a saisi la partie de bouillotte clandestine à laquelle elle présidait à l'issue du dîner de la table d'hôte qu'elle avait ouverte; ou bien, pis encore, elle est morte en écrivant la dernière page des confessions ou des mémoires que lui a dictés un libraire; car, après avoir tout vendu, la pauvre femme, elle vend jusqu'au nom de ses aïeux, jusqu'au souvenir de ses belles années, jusqu'à ces détails intimes qui font partie de nous-mêmes, jusqu'à ses pensées et à ses rêves de jeune fille, jusqu'aux mystères les plus sacrés des familles, jusqu'aux secrets et aux fautes de ses amies, jusqu'au nom des hommes qui l'ont aimée, elle vend son nom, sa vie, ses émotions, comme les condamnés au gibet en Angleterre, vendent à l'avance à un chirurgien leur cadavre, et boivent leur corps avant de le livrer au bourreau.

Regardez ce triste convoi qui passe. Une pauvre femme du peuple qui demeurait sur le même palier a rendu les derniers devoirs à la grande dame abandonnée qui est morte pour le monde depuis longtemps, et la douairière déchuë, inscrite au bureau de charité du quartier, a été enterrée aux frais du public. Qu'il y a loin de ces funérailles indigentes aux pompes qui la reçurent dans la vie ! Où sont les portraits de ses nobles ancêtres, ces armoiries brillantes ? et comme la mère de cette femme eût reculé d'horreur, d'effroi et d'incrédulité, si, rapprochant les deux termes de cette existence, on lui eût montré ce cercueil nu et désolé en face de ce magnifique berceau. Hélas ! c'est le convoi du pauvre, mais il y manque le chien.

Ah ! ne riez pas de ses misères, plaignez-la, car elle a bien souffert, l'infortunée ! Il n'est pas donné à toutes les têtes, voyez-vous, de résister aux terribles tragédies dont nos pères ont été témoins. Elle était née, cette femme, au milieu des grandeurs, elle en a été précipitée ; elle était accoutumée à toutes les jouissances du luxe, elle a connu toutes les extrémités de la pauvreté ; elle a vu ses nœuds les plus chers violemment rompus, ses biens sont passés dans des mains étrangères, l'échafaud s'est élevé pour ses amis et pour ses proches, elle a vécu elle-même des mois entiers la tête sous la hache du bourreau, sans que le sourire cessât d'habiter ses lèvres. Quand cette terrible épreuve a été finie, sa raison n'avait pu y résister, croyez-le bien, elle était folle ; si bien, folle que, comme il arrive à toutes ces pauvres créatures abandonnées de leur raison, ses idées n'ont point fait un pas depuis cette époque, sa pensée s'est arrêtée, comme l'aiguille s'arrête sur le cadran quand le ressort est brisé ! si bien folle, que ce besoin immense d'émotions dont elle est travaillée, elle le doit peut-être au temps où chaque matin elle prêtait l'oreille pour savoir si, parmi les noms que le guichetier faisait retentir dans les corridors de la Conciergerie, son nom ne serait pas prononcé ! Plaignez-la, car au milieu de sa décadence elle a conservé des éclairs de son ancienne grandeur ; quelquefois le noble sang que ses aïeux lui ont donné se réchauffe dans ses veines ; ce nuage si obscur darde des rayons, cette intelligence fatiguée se réveille, le cœur de la femme d'illustre race se montre, les grâces d'esprit de la femme du monde reparaissent, elle porte ses haillons avec autant de grâce qu'elle portait autrefois la soie et le velours.

Plaignez-la, et jetez un voile sur cette triste image où se manifeste l'action du malheur sur une de ces natures parfumées et élégantes, mais fragiles et légères que contenait l'ancienne société française. Et maintenant après avoir suivi ce mouvement de dégradation et de décadence qui a conduit une femme de noble race, du faite des choses humaines jusqu'à la position la plus infime ; après avoir fait assister le lecteur à la déchéance de la douairière, il faudrait le faire assister à son apothéose. Car, je vous l'ai dit, si la révolution française a renversé de leur piédestal des femmes dont le cœur et la tête étaient faussés, des idoles couronnées de roses, mais, hélas ! pétries d'argile, elle a épuré par les souffrances de nobles natures de femmes, elle a agrandi par les épreuves des âmes déjà magnanimes et hautes, et c'est grâce à elle qu'on a vu se placer à côté du type de la douairière déchuë, ce beau type de

la douairière transfigurée dans le courage de l'héroïne et dans les vertus de la sainte, qu'il faudrait tracer ici comme un contraste au premier tableau.

Qu'en lisant ces paroles, on nous donne, si l'on veut, le titre de chevalier des douairières ; nous accepterons volontiers ce titre, et nous voici prêts à soutenir dans la lice celles dont nous nous reconnaissons le chevalier.

Ce siècle a le goût du positif. Aux yeux de presque tous les hommes de notre temps, on dirait que les femmes âgées sont des meubles hors d'usage. On en parle à peu près comme d'une tapisserie dont les couleurs sont passées, ou comme d'une porcelaine écornée. C'est à peine si l'on conçoit qu'elles puissent trouver une place dans le monde, et nous voyons des gens tout prêts à admirer ces sauvages pleins de sens, qui, ne comprenant pas non plus à quoi peuvent servir les vieillards, mangent leurs aïeux et leurs aïeules pour en faire quelque chose. La logique de notre génération ne s'élève point encore jusqu'à cette hauteur antropophage, il est vrai, mais, excepté de manger des douairières, elle ne se refuse contre elles aucune barbarie. N'ont-ils donc jamais rencontré, ces barbares de la civilisation, de ces aimables siècles qui devenues par leurs vertus, leur esprit et leur expérience du monde, la puissance des salons, font autorité en matière de morale, de goût, d'usages et de convenances, et forcent ceux qui les écoutent à oublier le temps qui les a lui-même oubliées ? Jamais les grâces qui caractérisent la femme vraiment femme ne meurent ; seulement elles changent de place. A mesure qu'elles avancent dans la vie, ces délicatesses de formes qui nous enchantent, ces lignes légères, ces teintes si douces et si suaves, toutes les grâces de la femme enfin émigrent du corps dans l'esprit. Jeunes, c'est par les yeux ; âgées, c'est par les oreilles qu'elles nous captivent, et l'on ne cesse de les regarder que pour les écouter.

Que vous dirai-je de la douairière transfigurée ? Sans la révolution, c'eût été seulement la plus gracieuse, la plus spirituelle et la meilleure des femmes. Elle se rencontrait dans les salons de Versailles avec celle qui devait être plus tard la douairière déchuë. Elle dansait aux mêmes bals, paraissait aux mêmes réceptions, brillait aux mêmes fêtes, et traînait aussi noblement dans le palais des princes les longs plis de sa robe à queue. Entre elles deux une seule différence ; c'est que l'esprit du siècle, le relâchement des mœurs, la contagion des idées sceptiques et hardies du philosophisme n'étaient point parvenus jusqu'à la sphère de pureté inaltérable et de croyance ferme et sincère où elle se tenait. La lampe de l'Évangile éclairait son intelligence et réchauffait son cœur, au sein de cette nuit sociale où on sentait le froid de la mort qui montait. Le christianisme, comme une sentinelle attentive, veillait sur toutes les avenues de son âme ; parmi tant d'immoralités publiques et privées, son foyer domestique était resté pur, sa vie était un sanctuaire où les journées semblaient éclore aussi abastés et aussi parfumées de bonnes actions que les fleurs. Elle vivait, au milieu des corruptions de l'époque, en présence de Dieu et sous les regards des anges, et la religion lui avait donné cette solidité de caractère et cette perspicacité d'esprit que, sans elle, les femmes n'acquièrent jamais. Aussi, quand la révolution surprit l'époque, la chrétienne resta ferme et inébranlable, et soutint la grande dame au milieu des épreuves qui commençaient. On vit le malheur tirer de cette plante rare des parfums

ignorés des hommes et d'elle-même, et ces jours d'orage firent éclore sur sa tige des fleurs d'un éclat inaccoutumé.

Quand l'adversité est venue, elle a trouvé cette femme à sa taille ; la situation a eu beau grandir, elle a grandi avec elle. La misère elle-même, qui dégrade tout, l'a vue passer dans ses sombres avenues aussi fière et aussi majestueuse qu'elle était naguère dans les magnifiques galeries de Versailles. Elle a été successivement tout ce qu'il fallait qu'elle fût, calme et intrépide devant l'échafaud, tranquille dans les prisons, digne et résignée dans l'exil. Elle a porté les misères du même front que la prospérité, gagné sa vie par le labeur de ses journées et de ses nuits, sans qu'une plainte sortît de ses lèvres ; habité une humble chambre sans se souvenir qu'elle avait habité des palais, et prié Dieu d'un cœur aussi soumis et d'une âme aussi ferme du sein des épreuves, que naguère du sein de ses prospérités et de ses splendeurs. Ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est que sa destinée ne l'a jamais prise au dépourvu. Elle est entrée de plain-pied dans l'héroïque et dans le sublime, sans étonnement, sans effort, comme naguère elle entra dans une salle de bal, et le lendemain elle a oublié cet héroïsme et cette sublimité de la veille, pour redevenir une femme simple, modeste, gracieuse, redoutant l'éclat et le bruit. Jamais elle n'a consenti à un sacrifice de dignité ou à une capitulation de conscience pour abrégier le temps de ses souffrances et de ses épreuves. Son exil a duré ce que la Providence a voulu qu'il durât ; elle a fait bon visage à la misère cette cruelle visiteuse, et elle a été douce envers l'adversité. Restée veuve à la fleur de son âge, elle a pleuré et honoré celui qui avait fait éclater les splendeurs de son nom sur les marches d'un échafaud politique, nouveau champ de bataille inconnu à ses aïeux, et elle a élevé ses enfants orphelins dans cette religion de l'honneur pour laquelle leur père était mort. Puis des jours moins durs sont venus. Le port s'est ouvert devant les débris de ce naufrage dont l'Océan avait porté à tous les rivages de l'Europe quelques épaves dispersées. Elle a retrouvé ce rang, cette position, ces richesses qu'elle avait perdus ; le luxe des prospérités et l'éclat des cours sont venus de nouveau l'environner. La main des événements qui l'avait renversée l'a replacée sur un piédestal, et elle a rapporté dans le monde le fruit de l'expérience de la retraite et des vertus de l'exil. Alors il s'est fait en elle, de toutes les supériorités qu'elle a montrées dans les diverses situations de sa vie, une supériorité qui est son talisman et son prestige. La douairière transfigurée est une femme du monde qui a été une héroïne ; une grande dame qui a été et qui est encore une bonne femme, une femme riche et puissante, qui a gagné sa vie courageusement par le travail de ses mains ; elle est à la fois une reine de salon et une sainte, une femme d'aristocratie et une sœur de charité ; et de ce contraste de positions, de cet assemblage de qualités contraires, il est résulté une physionomie qui n'appartient qu'à elle, une manière de juger les choses et de les sentir, un tour d'esprit et une élévation de pensée qui la distinguent de toutes les personnes qui l'entourent.

Avez-vous un avis à demander dans une circonstance grave de votre vie, interrogez la douairière, car elle a une science du monde que vous ne trouverez pas ailleurs. Sous cette apparence frêle et délicate, elle cache un cœur fier et haut qui

ne sait donner que des inspirations généreuses ; sous l'enveloppe spirituelle et finement ouvragée de ses paroles, elle déguise une profondeur de sens et une gravité qui surprennent ceux qui la consultent. Dans les salons, elle règne par la toute-puissance d'une épigramme finement acérée, par cet art de dire qui n'appartient qu'à elle, vieux et charmant reflet de notre aimable société française qui mourra quand elle sera morte ; dans les affaires, elle a le point de vue le plus juste et le plus sûr ; dans chaque phrase, elle a le mot propre ; dans chaque difficulté, le meilleur avis ; elle est l'oracle de sa famille, la providence de ses enfants, l'arbitre du grand monde, la mère des pauvres, l'asile de toutes les infortunes ; un mot d'elle est un sauf-conduit pour une jeune renommée ; l'entrée de son salon est un titre pour un jeune homme, et son amitié, pour une jeune femme, un brevet de vertu.

C'est surtout dans ses rapports avec les jeunes femmes que la douairière est parfaite de bonté et de grâce. Il y a entre cette aimable fin et ces riantes commencements une charmante confiance ; une intelligence fondée sur des harmonies et sur des contrastes. La douairière aime à recommencer sa vie sur ces belles et insouciantes têtes ; comme un sage pilote qui a exploré les écueils de l'Océan, elle leur dit l'homme qu'il ne faut point recevoir, le livre qu'il ne faut pas lire, et, quelque chose de plus important encore, la femme qu'il faut éviter. Il y a une délicieuse lutte de coquetterie entre la jeunesse d'esprit de la douairière et ces jeunes années, entre les charmes de son esprit et les charmes du visage de ses jeunes amies ; oui, une lutte, car, je vous l'ai dit, les grâces du corps se sont réfugiées dans l'esprit de la douairière : on retrouve dans sa conversation ces airs de têtes ravissants, ces petites moues délicieuses, ces ombres et ces lumières qui varient les aspects d'une figure de vingt ans, ces sourires si fins qui passent sur un visage assombri, comme un rayon de soleil dans la nuit morte et inanimée d'un paysage, beautés de la physionomie qui sont devenues des beautés de l'âme, fleurs tendres et suaves qui ne se sont fanées sur les traits de la douairière que pour refleurir dans sa parole si vive, si fine, si délicate, si heureusement brillante, si gracieusement nuancée, où respire un passé qui n'est plus et un monde descendu tout entier dans le tombeau.

Quant à sa toilette, elle n'appartient qu'à elle ; c'est comme un lointain reflet des modes du passé qui sourit à travers les modes du présent, un mélange de la gravité de l'âge et de l'élégance du sexe, où l'on voit tout à la fois percer le sentiment de ce que la douairière est aujourd'hui et le souvenir de ce qu'elle était autrefois, coquetterie d'hiver où il y a autant de science, de politique, d'art et de poésie que dans votre coquetterie, ô mes beaux printemps, vous que la valse aux pieds légers emporte dans un tourbillon mélodieux. Rien n'est heurté, rien ne fait saillie, ou contraste dans la personne de la douairière transfigurée ; tout en elle annonce l'automne, mais un de ces beaux automnes couronnés de rayons, dont les journées sont si pures qu'elles rappellent les journées de l'été. On éprouve, en approchant d'elle, le même sentiment de bien-être et de joie qu'en touchant un de ces vases précieux qui, destinés à renfermer les parfums les

plus purs, se sont empreints de leurs douces émanations, et il semble qu'on respire près d'elle toute une vie de vertus.

Charmants siècles, gracieuses et vénérables femmes, nobles et dernières expressions d'un monde qui s'en va, encore quelques tombes fermées et l'on ne vous verra plus. C'est pourquoi un homme qui vous a dû beaucoup, car il vous a dû l'avantage de savoir tout ce que l'âge peut donner de gravité et d'élévation à la femme, et tout ce qu'il peut lui laisser de grâces; c'est pour cela que, d'une main respectueuse et d'un cœur reconnaissant, il a essayé de crayonner votre portrait.

ALFRED NETTEMENT.

